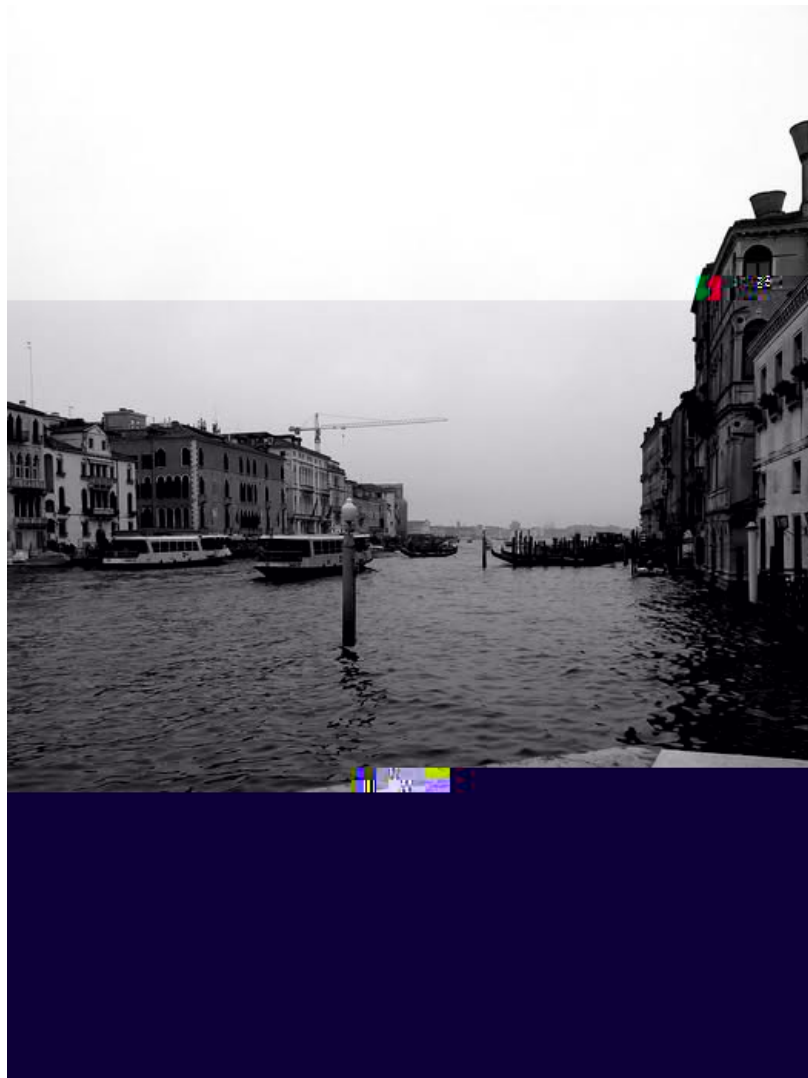


Pensées 1/3



Maïssane Lepenant

Août

Lorsque je me relis, je vois son immense empreinte dans les mots noirs du temps, m'insufflant la parole comme à une fleur qui formule, redit et extrait le pieux de son coeur, et lui enfonce mon oeil dans l'âme. Nulle influence, seule la fusion dans le dur de la roche et des assauts de larmes, comparaissent. Notre noirceur, ce regard, cet alcool blanc et le linceul de neige me cernent la paupière, je suis lui, il vit en moi, et je me tue à le toucher pour la première fois, dans une étreinte possible. Mais nul n'est privé de cet amour, et j'ai senti en déterrants ces quelques lignes de ma lettre combien mon amour s'étend à qui veut me lire, comme une émotion mûrie dans la poitrine qui déclare : je suis là, près de toi, pour absorber et laver ton visage entre mes mains, qui ont vécu. Cette ouverture là, comme la naissance de nouveaux organes de perception, est précieuse

*

Il est toujours temps de retenir le temps lorsque les sentiments existent. Ne point attendre que l'indifférence joue son œuvre funeste et enterre la sensibilité. Et pourtant le diable se porte à merveille dans le sentiment aussi où il règne en maître ! Il y a toujours le tiers, souffreteux ou désirant, qui souffle la poussière étoilée sur les paupières des amoureux. Ou qui dicte leur conduite, comme un pâtre et sournois et bienveillant.. mais là où le sentiment, le vrai, le pur, le dur, règne, alors s'étend un règne de violence et de grâce antérieur au vice, et où viennent avec le temps se greffer les mauvaises habitudes.

*

La nuit est ailée. La mienne fut éprouvante, peuplée de rêves diurnes et incertains où je raccroche du passé et de vieux éblouissements. Je ressens alors ce que cela fait de tomber de sa tour, dans les mille commencements et miroitements du diable, avec pour aiguillon un oiseau fier qui s'échine à se mouvoir maladivement

pour te montrer un chemin insensé et possible. Peine et jouissance le tapissent. Lorsque je délaisse la philosophie, il me faut encore l'écriture pour faire le lien avec ces souvenirs, et ne pas me dire que j'ai simplement rêvé.

*

Je regarde vers Venise, le coeur encore tourné vers Florence. Dante, Masaccio, Michel Ange pour guides, avec le soleil de juin. A peine arrivés dans la ville, juste après le palais des Medicis et la piazza del Duomo, c'est la cathédrale, érigée et posée là dans sa grâce, dévorant la ville de sa blancheur, on sent son immense influence jusque sur le pont Vecchio, dans les jardins, sur les places. Il faut que l'horizon soit intense, et la lumière franche et sans poussière, au contraire de celle de Rome. Je la garde comme une petite médaille gravée dans le coeur. Quand on y va sans culture, on en repart érudit, pleins d'images et de chaleur, de la Bataille de san Romano aux plus beaux Fra Angelico au tout petit Masaccio, seul de son espèce, qui peuplent la galerie des Offices. En effet, la seule vue de la cathédrale instruit de sa lumière le modeste passant. Florence est musique :

"or l'instant passionnel se prolongeait en elle comme une vibration de corde qui survit au contact des doigts et renaît de ce contact alors qu'elle va mourir. Florence avait à dégager de sa longue éducation chrétienne le désir qu'elle se sentait en regardant les statues déterrées, en lisant les poètes et les philosophes anciens, en levant ses yeux hagards vers la crête des montagnes"

Je pense déjà à la temporalité singulière à Venise (qui a longtemps eu cette particularité que les vingt-quatre heures de la journée ne commençaient pas à minuit, mais au moment de la prière de l'Angélus, soit une demi-heure après le coucher du soleil) et dessine un parcours de la Renaissance en cheminant progressivement vers les îles. Je pense aux pigeons de saint Marc que j'espère capter, et aux mots qui m'accompagneront.

*

Plus je regarde les autres vieillir, plus je considère mes manquements, mes absences et mes fautes comme impardonnables. Sans rémission, je souffre par leur coeur et de leur regard, aux êtres chers qui ont vieilli et n'ont pu oublier, et n'ont pu

pardonner. La résilience, la rémission m'étaient, me sont et me resteront choses étrangères ; il y a seule la lente reconstruction du coeur, qui n'éteint ni ne panses les blessures, mais agit comme un coeur artificiel sur nous autres mannequins, une opération formidable et de toute beauté, mais un coeur faux tout de même, qui bat pourtant.

Septembre

L'été se referme, qui fut doux et paisible, et avec lui le cortège des images de la mer et du ciel. La rentrée et l'enfance... En sortant de l'appartement, dans la rue du XXème siècle, par les espaliers de roses en cortège où nos nez se perdaient toujours, nos poitrines sentaient que l'air était gros de quelque chose, tant que nous cheminions. L'art consistait alors à retarder l'arrivée à l'école, et l'occasion nous en était offerte par les dames odorantes qui nous attendaient là. Elles pouvaient aussi soigner nos paupières par le tour d'un pétale, bout de velours rogné jusqu'à l'os à l'orée du printemps. Désormais que nous ne sommes plus enfants, nous cheminons toujours, excités du chant neuf des beaux jours de l'été finissant.

*

L'on éprouve une immense peine. Puis se multiplient les objets d'attachement, vains et fugaces, et toute souffrance, toute résipiscence disparaissent soudain par un diabolique miracle. J'ai connu cette peine, j'ai connu cet allègement mensonger. Lorsque l'on y regarde de près, on y peut voir, là contre notre oreille, un petit être farceur, presque un malin génie, qui nous prête au jeu double de la peine et de la jouissance. Jouir n'est pas se divertir, pourtant, et comme nous nous jouons de la misère en lui coupant toute prise sur nos émotions, nous ne nous réjouissons pas pour autant de notre allégresse toute relative ; car il est là deux choses, se réjouir, et se libérer de la souffrance. Quand redeviendrons-nous un, cela seul doit nous importer. Car dans la peine nous étions un, dans le divertissement plusieurs, mais dans l'amour nous l'avons été, et dans le travail nous pouvons l'être. La vie, seule, conserve ce secret, que nous avons pris pour une messe vulgaire et mal dite, et qui

pourtant nous trouvera, et nous dotera du sourire affreux de l'idiot.

*

Aujourd'hui j'ai lu Tertullien. Ce dernier écrit quelque part : "Que la probité devienne votre soie, la sainteté votre lin, la pudeur votre pourpre : avec ces bijoux et ces parures, vous aurez Dieu pour amant.". Si j'avais Dieu pour amant, je m'ornerais d'abord de silence, ensuite de bruit, puis de saccage et de malice. J'apprêterais mes cheveux d'étoiles et me parerais d'une robe rouge éclatante, ou du blanc miroitant, ou du bleu horizon et de quelques nuages. J'habillerais mes yeux du noir le plus sombre, comme son regard est noir, vicieux et adultérin, comme il n'est plus si jeune je le serais, pour, par contraste, souligner sa laideur et sa virilité et sa puissance à m'écraser comme un vulgaire moustique. Mais mon âme, elle, en serait le miroir de larmes de tristesse et de joie.

*

Dans l'échec de l'amour, à ses heures les plus sombres, dans le noir de la fin de l'amour, il est possible d'étreindre la main présente et inerte de l'amant, que le désespoir a rendue sourde. Ainsi l'on peut se rejoindre dans la vie, en mimant la mort du grand amour, grâce d'élection que personne, pas même l'aimé, ne peut nous retirer, quand le dégoût de la vie n'attire pas ses pensées lugubres à la tête chérie. SI l'on a des raisons d'abandonner son amour, l'on n'a pas de raison de le rejoindre dans le vide que l'amour a laissé, et sans raisons, l'on est doublement justifié à l'y retrouver. Peut-être sera-t-on ainsi lancé dans l'aventure de sa jeunesse, sans l'avoir prémédité, au moment où nul ne s'y attendait plus.

*

Je réécoute Bashung, à savoir ses deux principaux albums, différents comme deux amours peuvent l'être. Il faut être plusieurs hommes pour passer de tel univers musical à tel autre, avoir une intelligence humaine et anticipatrice d'une souplesse et d'une sensibilité telle que tout soit disposé pour que naisse l'homme ou la femme

qui l'écouterait. Je me sens redevable de sa musique comme d'un père qui m'aurait conduite à deux grands sommets de ma vie, et en cette rentrée je repense à ses mots, "la douceur d'un blindé, le remède à l'oubli". Deux albums si différents, deux amours si totaux, les vivre, les supporter, cela est trop pour une seule vie.

*

La pensée. A force de l'avoir minutieuse on l'a englobante. Et il s'en faut de peu que l'on manque l'essentiel, la clef, savoir, les connexions internes des doctrines les unes aux autres. Ainsi Heidegger a ignoré la clef que Leibniz donne au lecteur avide d'en sortir en même temps qu'il entre dans sa systématique de corps entier d'histoire philosophique. C'est alors que Heidegger méconnût et les français et les allemands, les uns pour les mépriser, les autres pour les survoler. Méconnaissant Descartes, il méconnût Aristote. Quelle tâche fastidieuse, dès lors, que de rejeter d'un bloc toute la philosophie pour se lancer dans une aventure parallèle, mais dépendante, de l'entreprise métaphysique ! Heidegger parla d'un second commencement de la pensée, et il ne vît pas que ce deuxième commencement restait à écrire : c'est le départ, après Pascal, autre que Leibniz. Un penseur nous doit naître, qui évitera les malices d'un Leibniz, et tirera parti d'un Descartes et d'un Pascal pour aboutir à une autre pensée.

Octobre

Aujourd'hui mon approche de la musique a changé : j'admire dans le musicien moins le saint ou l'homme qui joue sa vie que l'homme qui joue tel qu'il est. Mais pour parvenir à ce naturel, il faut être passé par tant d'émotions, tant de jeu affecté, dans d'impressions et les avoir surmontés, sans se laisser submerger. Je voyais la noblesse, c'est-à-dire l'aspect cérémonial de la musique ; je vois à présent l'âme au sens russe du terme, et la manière d'être, aussi comprenais-je mieux Mozart aujourd'hui que naguère et non pas seulement Shostakovitch.

Quand j'ai entendu le concerto pour violon de ce dernier interprété par D., j'ai compris que l'effort, plus que surhumain, était inhumain. Je suis passée de l'admiration pour la belle transcendance et la noblesse du geste à celle pour sa précision, en manière de carnage, en même temps que sa grossièreté si l'on peut dire.

Puis j'ai suivi D. dans son évolution, qui consiste surtout en de plus en plus d'humilité et de simplicité, et me dis que, ce sommet atteint, il ne lui restait plus qu'à viser le naturel, sans la dimension théâtrale au mauvais sens du terme ou guidée de certains musiciens formés au conservatoire.

*

Souvent je regarde nostalgique la petite enfance de mes relations, comme la pièce maîtresse de celles-ci et je deviens songeuse ; à l'heure de la fusion succède celle lors de laquelle on est livrés à une garde étrangère, où se développent le sentiment de l'espace et du temps, et où menace et joie viennent peupler notre espace intérieur. Nous étions un, nous voilà face à l'objet aimé, dans le grand labyrinthe de la séduction, prêts à recevoir les instructions chevaleresques pour rejoindre le bien aimé. Ce monde public, cet univers, ivre de parfums et de rosée je l'ai connu. La part immergée de l'iceberg. L'autre part est moins aisée à raconter, étant moins consistante, plus floue, et néanmoins d'une électronique qui ne s'éteint jamais en vous une fois connue. Elle est l'expérience d'un autre monde.

*

La fatigue est telle que le sentiment de fatigue a disparu. Fatigue devant l'œuvre à accomplir, fatigue devant l'œuvre accomplie, fatigue de l'entre-deux, incessante fatigue. La fatigue pascalienne, la vraie fatigue. On peut être jeune et fatigué, "les nés fatigués me comprendront" comme dit Michaux. Fatigue d'avoir vu, d'avoir connu, d'avoir tout bu tout appris et rien retenu. Car la mémoire s'apparente à une pieuvre dévoreuse, elle engloutit les souvenirs et les digère, pour n'en restituer que de brèves images, des sons, des odeurs qui ne satisferont pas notre nostalgie. Fatigue d'avoir aimé : on réclamait l'être aimé à grands cris, puis on se tait comme alourdi du poids des années et abêti par elles. Si le temps ne faisait pas son œuvre de bourreau, si les choses se faisaient dans l'ordre et non dans un ordre inverse et malfaisant, peut-être aurions-nous une mémoire ; mais il y a longtemps que nous nous sommes égarés du droit chemin et nous y sommes accoutumés. C'est exactement ce que je ressens dans la fatigue. Les haches et les clairons de la jeunesse ont passé, la voie divine et illustre s'est éloignée et je me suis perdue. Il me reste de

cette vie quelques bribes en guise de travail, que nul dans mon environnement ne viennent confirmer ou soutenir, car le réel s'est entrouvert pour se refermer injustement du fait de mon inaction. Pourtant cette fatigue, je la partage avec mes compagnons amnésiques de naguère, ceux qui ont cru en des broutilles et en ont fait un univers. Je les reconnais, de sang et de chair, comme les miens.

*

"Toute existence est une lettre postée anonymement ; la mienne porte trois cachets : Paris, Londres, Venise ; le sort m'y fixa, souvent à mon insu, mais certes pas à la légère." Ainsi commence le livre de Paul Morand, *Venises*. J'en suis heureuse, ayant moi-même reçu cette lettre anonyme me donnant rendez-vous à la société des poètes en novembre, avant mon départ à Venise. Venise, il faut la voir après la pluie ; c'est pourquoi nous y partons en octobre et en novembre ; aussi pour éviter la foule épaisse. Je me prends à relire les pages les plus belles sur Venise : dans le désordre, celle de Rilke et celles de Nietzsche, celles de Shakespeare et d'Hemingway, celles de Casanova et celles de Morand. Casanova m'avait fait un fort effet, son histoire au cinéma narrée avec le cinglant et le morbide propre à son époque et à son oeuvre, je me souviens d'une scène où, faisant l'amour, il rit comme un attardé, outre les scènes scatophiles, celles de décomposition d'animaux autour du feu, et autres chocs visuels qui m'ont poussée, pour la première fois de ma vie, à sortir de la salle de cinéma avant l'heure. A chaque voyage je me pare d'un nouvel ordre et de nouvelles images pour mieux m'armer, de mots surtout, petit soldat prêt à tisser sa toile aux quatre coins des villes. Nietzsche dénonce chez Spinoza l'araignée venimeuse, celle qui structure et ordonne ses expériences à l'aune d'une systématique imparable et grotesque. Je suis de cette race, m'armant d'un ordre neuf et de phrases bien limées, pour composer le poème immanquable. J'aime la tenaille des mots, et le souffle neuf des villes.

Novembre

Je reviens de Venise et en reviens déchue, du paradis de Tintoret, irrémédiablement perdu comme engouffré en ce jour de commémorations. Je vois la lumière vénitienne et suis ensuite replongée dans un passé, en France, mal refermé, mutilé, sidéré. Vigile, je fais le tour de Caen dans mon verre de Maredsous, avec les fantômes du soir, des mots d'angoisse et des frissons sur mon corps impossible à réveiller. Qui eut cru que, vaillante, forte de prose et de baisers je traverserais le 13 novembre 2015 et, déprimée, ce jour de 2025. Ils m'eussent prise dans une joie indicible et dans la force de la jeunesse. Ils me prennent comme démons, et pourtant je n'étais pas là pour le vivre...

*

J'ai été assez déçue par mon entrée à Venise - peut-être trop attendue, peut-être trop désirée... Peut-être trop parfaite. Ou simplement parce que nous n'y sommes pas arrivés par la gare, accès privilégié à la ville. Là où les palais abondent : Doges, Foscari, Giustiniani, Rezzonico, Loredan, Venier, Dario... là où les ruelles pullulent, où l'on voit poindre une gondole au tournant d'une ruelle, pudique et majestueuse, indice d'une vie meilleure à l'entrée dramatique, où la joliesse côtoie tant le sentiment religieux que le libertinage, et où un rayon de soleil semble transcender la ville, s'infiltrer à travers ses réseaux dans une étonnante égalité de traitement, j'ai pu m'ennuyer davantage qu'à Florence, et je rougis de le dire. Les vaporetti, les gondoles sur la lagune vert-de-gris, leur défilé triomphal sur le grand Canal, n'ont pas ému mon coeur avec la puissance dont fût dotée Florence, mais je traversai la ville dans une tessiture plus mystérieuse, plus romanesque, sans croiser cadavre ni merveille. Comme de mise, les moustiquaires aux fenêtres nous empêchaient de fumer; nous mangions à l'appartement français ; et toutes les conditions n'étaient peut-être pas réunies pour jouir parfaitement de Venise. Mon imaginaire se la représentait et tonitruante et feutrée, nous l'avons vue pâle et charmante. J'aime à penser que j'ai vécu ma Venise ailleurs qu'à Venise, de même que ma Rome (mais pas mon Paris). Les Bellini, le Giorgone de l'Académie évidemment m'ont séduite, le Paradis médusée, la fondation Guggenheim ramenée en terrain plus connu, mais

je peux dire que je ne suis plus de Venise une étrangère, dorée et resplendissante, soumise et solide. Les pigeons de saint-Marc, titubant du café Florian au musée Correr, m'ont semblé poser là pour l'amusement, mi soucieux mi rusés ; écoutant à mi-oreille la musique alentour, surfaite et joyeuse. Mais la ville, la ville authentique ? Celle des marchés aux fruits, des porteurs de marchandises dans les petites ruelles, qui lancent un scuzzi à qui les traverse, les draps suspendus, loin des cafés de François-Joseph, celle-là ? Eh bien je dois dire que j'eus préféré voir Nijinski place saint-Marc, ou y vivre tout simplement, plutôt que, touriste, me fondre dans le paysage, le vrai. Mais je préférerai toujours habiter Paris..!

Et pourtant je vénère la ville comme la merveille qu'elle est et ne cessera d'être.

Maïssane Lepenant